

Ceci est une version préparatoire de l'article : « De Hrotsvita de Gandersheim à Odilon de Cluny : images d'Adélaïde autour de l'an Mil », paru dans *Adélaïde de Bourgogne. Genèse et représentations d'une sainteté impériale*, études réunies par P. Corbet, M. Goulet et D. Iogna-Prat, Dijon (EUD), 2002, p. 43-54.

De Hrotsvita de Gandersheim à Odilon de Cluny : images d'Adélaïde autour de l'an mil

Notre colloque s'est fixé pour objectif d'étudier, à travers la figure d'Adélaïde, la genèse et les représentations d'une sainteté impériale. Or un lieu d'observation privilégié des transformations, cristallisations et déplacements qu'engendrent la transmission du souvenir et l'élaboration d'une mémoire collective est bien entendu la littérature. Si l'on prend la notion de " littérature " au sens large, en englobant tous les textes qui impliquent une prise de distance consciente et même voulue avec le réel, sans préjuger de leur fonction, on doit à deux auteurs le travail littéraire qui, autour de l'an mil, a forgé l'image d'Adélaïde telle qu'elle se présente à nous. La première – dans un classement chronologique – est Hrotsvita de Gandersheim, qui avec les *Gesta Oddonis*¹, rédigés entre le couronnement impérial d'Otton en décembre 967 et la mort de Guillaume de Mayence en 968, se situe à mi-distance de l'épopée et du panégyrique. Le second, Odilon de Cluny, en intitulant *epitaphium*² l'œuvre qu'il a sans doute composée en 1002, s'inscrit dans la grande tradition de la biographie spirituelle héritée de l'éloge funèbre.

I. Présentation des deux sources

1. Adélaïde dans les *Gesta Oddonis*

C'est sous la plume d'une femme, d'une poétesse, qu'Adélaïde est entrée dans la légende. L'auteur et son héroïne ont des âges certainement très proches puisque, si on ignore la date de naissance exacte de Hrotsvita, on peut néanmoins la fixer entre 930 et 935³ (Adélaïde étant née en 931). Toutes proportions gardées, elles sont proches aussi par leur milieu social et culturel : l'abbaye de Gandersheim, fondée par les ancêtres des Ottoniens, abrite des filles de la grande noblesse, et ses abbesses sont toutes étroitement apparentées à la dynastie fondatrice⁴. Ainsi, au moment où écrit Hrotsvita, l'établissement est

¹ - *Hrotsvithae opera*, éd. P. VON WINTERFELD, *M.G.H., SRGerm.*, Berlin, 1902 (2^e éd. 1965), p. 201-228 (désormais WINTERFELD) ; *Hrotsvithae opera*, éd. H. HOMEYER, Munich-Paderborn-Vienne, 1970, p. 383-438 ; trad. française dans *Hrotsvita de Gandersheim, Œuvres poétiques*, traduit du latin et présenté par M. GOULLET, Grenoble, 2000, p. 167-204.

² - *Epitaphium domine Adelaïde auguste*, éd. H. PAULHART, Graz-Cologne, 1962 (désormais PAULHART). L'œuvre est répertoriée dans la B.H.L. sous le n° 63-64).

³ - Voir Hrotsvita, *Dramata*, éd. et trad. M. GOULLET, Paris, 1999, p. XI-XII.

⁴ - *Ibid.*, p. XV-XX.

dirigé par Gerberge, fille d'Henri, duc de Bavière et frère d'Otton I^{er}. C'est Gerberge qui a encouragé la vocation littéraire de Hrotsvita, et qui lui a commandé de mettre en vers le récit du règne d'Otton I^{er}⁵. Le texte, tel qu'il nous a été transmis par le manuscrit unique de la Staatsbibliothek de Munich (CIm 14485), comporte deux lacunes très importantes : plusieurs feuillets semblent avoir été perdus au moment où on a détaché du manuscrit une autre œuvre de Hrotsvita, les *Primordia coenobii Gandeshemensis*, l'histoire de l'abbaye de Gandersheim, que l'on désirait conserver sur place, tandis que le reste du manuscrit fut envoyé à Ratisbonne, patrie de l'abbesse Gerberge. Il resta caché au fond d'une bibliothèque, et il ne fut découvert qu'à l'extrême fin du XV^e siècle, par l'humaniste allemand Conrad Celtis. Ces précisions ne sont pas insignifiantes : elles impliquent que l'œuvre de Hrotsvita n'a pas été diffusée, qu'elle n'a pas eu de postérité médiévale, et, du point de vue de ce qui nous intéresse aujourd'hui, qu'il y a extrêmement peu de chances pour qu'Odilon l'ait lue.

Faut-il croire Hrotsvita, lorsqu'elle affirme n'avoir eu aucun modèle littéraire, uniquement des sources orales⁶, ou bien faut-il mettre ces propos au compte du *topos* d'humilité ? On serait tenté de la croire sur parole, et de penser que, pour se faire raconter l'histoire familiale, elle a mis à profit les relations privilégiées et directes qu'elle entretenait avec les membres de la dynastie, à commencer par Gerberge. Trois auteurs contemporains ont en effet abordé le même sujet qu'elle : Widukind de Corvey, dans ses *Res gestae Saxonicae*⁷, Liutprand de Crémone, dans l'*Antapodosis* et l'*Historia Ottonis*⁸, et Adalbert, continuateur de la Chronique de Réginon de Prum⁹. Or les renseignements qu'ils livrent sur les points qui vont nous retenir ici, en particulier le personnage d'Adélaïde, sont extrêmement pauvres et tout à fait dépourvus des détails que donne Hrotsvita ; on n'y lit l'histoire d'Adélaïde qu'en filigrane. Pourtant, même si l'œuvre de Hrotsvita est fort différente de celle de Widukind, Liuprand ou Adalbert, surtout en raison de sa nature poétique qui évacue au maximum les référents spatio-temporels comme les mentions de dates et de lieux, l'ordonnancement logique des faits rejoint celle de ces auteurs, si bien que les historiens supposent que tous ont eu accès à une même chronique aujourd'hui disparue. Remarquons néanmoins que cette hypothèse fort vraisemblable n'entraîne aucune exclusive : au bénéfice des contacts privilégiés de Gandersheim avec le milieu impérial, Hrotsvita a pu avoir aussi l'occasion d'entendre des témoignages oraux.

Sur un ensemble de 1500 vers environ, coiffant toute l'histoire de la royauté d'Otton I^{er} jusqu'à son accession au trône impérial en décembre 967, Hrotsvita n'en consacre pas moins de 200 à l'épisode de la séquestration d'Adélaïde par

⁵ - Ainsi que l'indique la préface de l'œuvre (WINTERFELD, p. 201, 3).

⁶ - Dans le premier prologue à Otton I^{er} (WINTERFELD, p. 202, v. 14).

⁷ - Éd. H.E. LOHMANN, *M.G.H., S.R.Germ.*, 5^e éd., Munich, 1935.

⁸ - Éd. J. BECKER, *M.G.H., S.R.Germ.*, Munich, 1915.

⁹ - Éd. F. KURZE, *M.G.H., S.R.Germ.*, Munich, 1890.

Bérenger et de sa délivrance par Otton. Adélaïde est donc une figure parmi les plus importantes de l'œuvre, mais non la protagoniste. En effet les *Gesta Oddonis* se sont fixé pour objectif d'écrire la carrière d'Otton I^{er} comme roi de Germanie en 936, puis d'Italie, en 951. Un topos de modestie justifie rhétoriquement cette limite : raconter le règne de l'empereur qu'il devint ensuite, prétend la poétesse, excède les capacités d'une faible femme¹⁰. Aussi retrace-t-elle en un appendice d'une quinzaine de vers seulement ce qui se passa entre le double couronnement impérial d'Otton I^{er} et d'Adélaïde le 2 février 962, et le couronnement impérial d'Otton II à la Noël 967¹¹, en clôturant le passage par une formule de prétériton :

“ Voilà ce que nos vers sont impuissants à dire,
Et qui requiert une composition plus noble que la mienne. ”¹²

D'Adélaïde Hrotsvita relate donc longuement les seules années italiennes, de 950 à 953. Son héroïne est avant tout la veuve de Lothaire, qui ouvre à Otton les portes de l'Italie et le mène peu à peu vers le couronnement romain ; elle incarne ainsi un passage clé de la carrière d'Otton. De sainteté il n'est absolument pas question sous la plume de Hrotsvita, assez prompte pourtant à faire les saints et les saintes. On connaît, entre autres, la manière dont elle exalte dans la même œuvre la sainteté d'Édith, la première femme d'Otton¹³. Il faut toutefois garder présente à l'esprit l'idée que les deux lacunes du manuscrit de Munich nous privent sans doute de quantité de détails supplémentaires sur Adélaïde, en particulier sur ses relations avec Liudolf, le fils qu'Otton avait eu de son premier mariage avec Édith. Peut-être la restitution de ces deux passages conduirait-elle à nuancer sensiblement le portrait de l'impératrice ?

2. Adélaïde dans l'*Epitaphium*

Il est inutile de présenter le célèbre Odilon, 5^e abbé de Cluny, né vers 962, qui succéda à Maïeul en 995 et qui joua un rôle décisif dans la constitution de l'Église clunisienne. Je me contenterai de souligner qu'Odilon, commanditaire et auteur très fécond de textes divers -hymnes, sermons, textes hagiographiques -, fut lui aussi reconnu saint, et fêté le 2 janvier¹⁴. L'*Epitaphium Adelahaidis* constitue, avec la *Vita sancti Maioli*¹⁵, un volet très important de son activité littéraire. Dans l'œuvre d'Odilon seuls 3 chapitres sur 51 retracent l'épisode

¹⁰ - WINTERFELD, p. 227, v. 1485-1488.

¹¹ - *Ibid.*, p. 227-228, v. 1489-1505.

¹² - *Ibid.*, v. 1506-1507 : “ Haec igitur nostris nequeunt exponier orsis/ Sed quaerunt seriem longe sibi nobiliorem ”.

¹³ - WINTERFELD, p. 206-208, v. 66-124, et p. 215-216, v. 395-417. Étude de la sainteté d'Édith dans P. CORBET, *Les saints ottoniens*, Sigmaringen, 1986, p. 46-50 (Beihefte der Francia, 15).

¹⁴ - Voir D. IOGNA-PRAT, “ Panorama de l'hagiographie abbatiale clunisienne ”, dans M. HEINZELMANN dir., *Manuscrits hagiographiques et travail des hagiographes*, Sigmaringen, 1992, p. 77-118, spéc. p. 90-96 (Beihefte der Francia, 24).

¹⁵ - Voir D. IOGNA-PRAT, *ibid.*, p. 87-89.

italien de la vie d'Adélaïde, ce qui en minimise la portée par rapport au poème de Hrotsvita ; au chap. 6 de l'*Epitaphium*, Otton est déjà mort. En présentant les deux veuvages d'Adélaïde comme quasiment consécutifs dans le temps de la narration, Odilon fait ainsi l'impasse sur la vie conjugale de la sainte autant que sur le rôle politique qui fut le sien. Une remarque s'impose, bien banale au demeurant, mais qu'il faut avoir présente à l'esprit pour que la comparaison entre nos textes ne soit pas un simple exercice de style : comme son nom l'indique, le titre *epitaphium* suppose un texte rédigé *post mortem*. Le genre de l'épithaphe, qui a ses racines dans l'antiquité profane, se rattache à la tradition de l'éloge funèbre. Herbert Paulhart et Patrick Corbet ont eu l'occasion de mettre en évidence ce que ce titre devait au modèle hiéronymien de l'*Epitaphium sancte Paule*, et les conséquences que cette filiation impliquait sur l'organisation de l'œuvre. Retenons simplement le renversement de perspective que le titre d'Odilon implique par rapport à l'œuvre de Hrotsvita : alors qu'il a bénéficié des confidences de l'impératrice, et en particulier sur ses années italiennes et sa persécution par Bérenger, l'abbé clunisien situe d'emblée son propos hors de l'histoire humaine, dans le temps de la sainteté, qui est celui de l'éternité. Selon la formule célèbre de la Bible et des hagiographes, " nul ne doit être proclamé saint de son vivant ". Ecrivant juste après la mort d'Adélaïde, vers 1002 selon toute vraisemblance, Odilon peut exprimer rétrospectivement la sainteté d'Adélaïde à travers ses moindres faits et gestes. Du point de vue biographique, ce choix implique évidemment une ellipse de certains moments, une interprétation de certains autres, et une accentuation de la période des saintes fondations et des derniers instants de l'impératrice.

II. Images d'Adélaïde

1. La reine d'Italie et la veuve de Lothaire

Le portrait des *Gesta Oddonis* souligne en dix vers deux qualités essentielles de la reine : sa noblesse - généalogique, physique et morale - et ses qualités politiques :

“ Elle était fille du grand roi Rodolphe,
Issue d'une longue lignée de souverains puissants ;
La haute noblesse de ses parents
Lui avait valu le nom d'Adelaïde.
Elle avait le parfait éclat d'une beauté de reine,
Et s'adonnait à des activités seyant à sa personne ;
Ses actes égalaient la noblesse de son rang,
Et elle était d'une si vive intelligence
Qu'elle aurait pu régner sur le royaume laissé par son époux,
Sans le funeste complot ourdi par les siens. ”¹⁶

¹⁶ - WINTERFELD, p. 217, v. 470-480.

Chez Odilon, en revanche, une seule phrase mentionne la noblesse d'Adélaïde, en l'associant d'emblée à la piété dynastique. Il écrit en effet :

“ La jeune fille, issue d'une lignée royale et religieuse, n'avait que 16 ans lorsque, par un don de Dieu, elle épousa un roi en la personne de Lothaire, fils du très riche Hugues, roi d'Italie. ”¹⁷

Les deux perspectives apparaissent ainsi radicalement différentes chez nos deux auteurs : Hrotsvita voit en Adélaïde une femme politique, tandis qu'Odilon y voit une chrétienne. Il n'accorde d'ailleurs aucune place aux années de règne d'Adélaïde en Italie.

Ce contraste réapparaît dans la façon dont les deux auteurs évoquent le deuil d'Adélaïde. Odilon condense en une phrase la perte conjointe qu'elle éprouve de son époux et de son royaume, et la présente comme une femme démunie :

“ Mais le roi Lothaire mourut moins de trois ans après avoir épousé Adélaïde, et à la mort de son mari elle resta veuve, dépossédée de son royaume et privée du conseil d'un époux. ”¹⁸

Hrotsvita, au contraire, note qu'Adélaïde est l'héritière légitime du royaume d'Italie : *Italiae regnum linquens merito retinendum summae reginae, sibi quam sociavit amore*¹⁹.

2. La reine persécutée

Les deux auteurs campent Adélaïde en victime des menées malveillantes de Bérenger. Celui-ci, dont la famille avait autrefois été évincée du trône d'Italie, profite de la mort de Lothaire pour reprendre le pouvoir. Les faits sont attestés, par exemple chez Widukind, qui écrit :

“ À cette époque régnait en Lombardie un homme farouche et rapace, qui avait usurpé la royauté, et qui vendait pour de l'argent toute forme de justice ; il avait nom Bérenger. Redoutant le pouvoir de la reine, veuve de Lothaire, qui était d'une singulière sagesse, il la persécuta assez pour éteindre la splendeur de son rang, ou tout au moins l'obscurcir. ”²⁰

¹⁷ - PAULHART, p. 29.

¹⁸ - *Ibid.*, p. 30.

¹⁹ - WINTERFELD, p. 217, v. 469-470. L'expression par laquelle Hrotsvita évoque la mort de Lothaire, *gravidus infectus morbo*, ne fait pas forcément allusion à la thèse de l'empoisonnement exprimée par Flodoard (*Ann.* 950) : “ le roi Lothaire ayant été, à ce qu'on dit, mortellement empoisonné. ” En effet *infectus* s'emploie fréquemment comme synonyme d'*affectus*, par exemple dans l'expression *angoribus infectus*.

²⁰ - *Res gestae saxonicæ*, III, 7.

Si les dires de Hrotsvita et d'Odilon concordent sur le fond, dans le détail les deux auteurs diffèrent. Chez Hrotsvita, Bérenger dépouille Adélaïde des attributs emblématiques de sa royauté, fortune, serviteurs, avant de l'enfermer :

“ Non content de la chasser de son trône royal,
Il fit sauter les verrous de ses coffres,
Et d'une main cupide piller ce qu'il trouva,
Or et pierres, richesses en tout genre,
Diadèmes précieux parant les fronts royaux,
Et de tous ses bijoux ne laissa pas la moindre pièce.
Il ne redouta pas non plus de lui ôter les serviteurs
Attachés à la suite des personnes royales,
Ni sa puissance souveraine - la chose est triste à dire!
Enfin, lui refusant le droit d'aller et demeurer
Où elle voulait, il la priva cruellement de toute liberté,
N'admettant dans sa solitude qu'une jeune suivante,
Et il confia sa garde à un comte qui était à sa solde.
Ce dernier, acquis aux ordres injustes du roi,
Sans motif d'accusation osa faire enfermer sa dame
Dans une chambre verrouillée comme une geôle
Et partout surveillée par des détachements armés,
Comme on fait pour des criminels. ”²¹

Odilon ne mentionne que des tortures physiques :

“ Ils s'emparèrent d'Adélaïde, qui n'avait rien fait de mal, lui infligèrent divers supplices, lui arrachèrent les cheveux, lui donnèrent des coups de poing et de pied sans relâche, et la jetèrent dans un horrible cachot, avec une servante pour seule compagne. ”²²

Le récit de Hrotsvita est beaucoup plus prolixe que celui d'Odilon. Nous sommes dans deux esthétiques totalement différentes, puisque le récit épique vise au pathétique, et l'*Epitaphium* au discours édifiant et prosélyte. Ces choix littéraires sont certes sous-tendus par une vision commune, mais dans la transfiguration épique du récit de Hrotsvita l'épisode devient le lieu d'un combat entre Dieu et le diable, tandis que chez Odilon la mise à l'épreuve de la constance d'Adélaïde devient une imitation de l'Écriture.

Les *Gesta Oddonis*, en effet, peuvent se lire d'un certain point de vue comme le triomphe historique de Dieu contre le diable. La visée des deux œuvres en vers de Hrotsvita, *Gesta Oddonis* et *Primordia coenobii Gandeshemensis*, est de lier la réussite de la dynastie ottonienne à la piété de ses membres, en particulier la piété féminine, héritière de celle de la *Stammutter* (ou *Urmutter*) Aeda, qui à une apparition qu'elle a eue de Jean Baptiste a promis la fondation de l'abbaye de Gan-

²¹ - WINTERFELD, p. 218, v. 494-511.

²² - PAULHART, p. 30-31.

dersheim. C'est dès lors le début du succès pour ses descendants, qui accèdent d'abord au trône de Germanie, puis au trône impérial. La vision historique de Hrotsvita est totalement téléologique et théologique : téléologique parce que le finalisme est le grand principe qui régit sa narration ; théologique parce que son système de causalité est entièrement subordonné à une vision globalement manichéenne du monde : c'est Dieu qui enchaîne les réussites, le démon qui multiplie les embûches ; toute bonne action est inspirée par Dieu, toute mauvaise par le diable. Certes la vision est naïve, mais si Hrotsvita force le trait, c'est encouragée par l'histoire du genre épique qu'elle pratique dans les *Gesta Oddonis* : depuis l'*Iliade*, l'*Odyssée*, l'*Énéide*, mais aussi depuis l'épopée biblique tardo-antique, dans l'épopée ce sont les dieux qui tirent les ficelles, les hommes n'étant que leurs pantins. Dans l'épisode d'Adélaïde en Italie tel qu'il est vu par Hrotsvita, il est donc clair à tout moment que l'usurpateur Bérenger représente le diable, dont finira par triompher Otton qui agit sous l'inspiration divine.

Chez Odilon, en revanche, la persécution de Bérenger est interprétée avec insistance comme une épreuve purificatrice, intervenant à titre prophylactique dans une période de veuvage éminemment exposée aux dangers de la chair :

“ Elle eut à affronter la mordante persécution qui épure les élus comme le feu épure l'or. Ce qui lui arriva ne fut donc pas le prix de ses fautes mais au contraire, à notre avis, le fruit des dons de la divine Providence. À dire vrai, c'est la puissance divine qui lui imposa la douleur extérieure des tourments physiques, pour éviter que le feu intérieur du désir charnel ne dévore la jeune femme qu'elle était. Le Seigneur voulut lui infliger ces coups pour lui éviter d'être, selon le mot de l'apôtre Paul, *une veuve qui meurt de vivre dans les plaisirs* (I Tim. 5, 6). Dans son affection paternelle, il l'exposa à tous ces périls pour lui éviter de se montrer indigne de cette filiation divine dont parle l'Écriture : *Le Seigneur châtie tout homme qu'il reçoit comme son fils* (Hebr. 12, 6). Elle remerciait Dieu et s'entretenait avec ses familiers de tout ce qu'elle avait subi à cette époque et de la miséricorde avec laquelle le Seigneur l'avait libérée des mains de ses ennemis. Elle ne voyait qu'avantage à avoir été pour un temps envahie par des angoisses temporelles, plutôt que d'avoir vécu dans les plaisirs, et d'avoir été pour cela exposée à la nécessité de la mort éternelle. ”²³

Le mot latin traduit ici par “ plaisirs ” est *deliciae*. C'est aussi celui qui est employé dans la Vulgate, dans I Tim. 5, 6, à propos des “ mauvaises veuves ”. L'image du feu purgatoire, souvent employée à propos du martyr, rappelle le martyr blanc de l'ascèse. Son veuvage et la persécution de Bérenger furent pour l'Adélaïde d'Odilon la première étape vers la sainteté, une façon de mourir au monde, qui venait remplacer l'ascèse qu'elle n'avait pas connue dans sa jeu-

²³ - *Ibid.*, p. 30.

nesse, et lui éviter de vivre dans les plaisirs. Ses années de mariage avec Otton sont évoquées de façon extrêmement succinctes par Odilon, en quelques lignes seulement, sans donnée biographique, et avec une référence explicite au modèle familial biblique tel qu'il est exposé dans le chap. 9 de *Tobie*. C'est certainement qu'il lui suffit qu'elle remplisse le *propositum vitae* des veuves selon l'Épître à Timothée :

“ Je veux donc que les jeunes veuves se remarient, qu'elles aient des enfants, gouvernent leur maison et ne donnent à l'adversaire aucune occasion d'insulte ”.

3. La reine délivrée

L'évasion d'Adélaïde est l'un des épisodes les plus beaux de toute l'œuvre de Hrotsvita. La Providence s'est en effet incarnée en Adelhard, évêque de Reggio d'Émilie, qui en 945 avait pris le parti d'Hugues contre Bérenger. L'évêque offre d'accueillir la reine, qui ne voit guère comment s'enfuir, car elle est seule avec une servante et un prêtre. Pour tout l'épisode, totalement rocambolesque, les sources contemporaines de Hrotsvita sont muettes. La poétesse est seule à présenter les trois prisonniers décidant de creuser un tunnel pour s'évader :

“ Ils décidèrent d'un commun accord
Qu'il serait bon de creuser en cachette,
Dessous la terre, une galerie secrète,
Par où ils pussent s'évader de leur dure prison.
Cela fut fait rapidement, on le sait,
Avec le bienveillant secours du Christ.
Lorsqu'ils eurent prudemment creusé le souterrain prévu,
Arriva la nuit propice à leur future liberté :
Tandis que le sommeil avait gagné les corps,
La très pieuse souveraine, seule avec ses deux compagnons,
Déjouant les pièges des gardiens, s'évada,
Et durant toute la nuit marcha aussi longtemps
Que ses fragiles pieds purent la soutenir.
Mais, les ténèbres déchirées, quand s'en fut la nuit sombre,
Quand le ciel s'éclaircit des rayons du soleil,
Prudemment elle se cacha dans des grottes retirées,
Erra dans les forêts, ou se dissimula dans les sillons,
Parmi les mûrs épis de Cérès épanouie,
Jusqu'à ce que la nuit, revenant dans son habit de ténèbres,
Eût recouvert la terre d'un voile d'obscurité :
Elle résolut alors de reprendre la route.
Comme ses gardiens ne la retrouvaient pas,
Tout tremblants ils racontèrent la chose au comte
À qui avait été confiée la garde de la reine.
Frappé au cœur par une terreur soudaine,
Il partit la chercher avec ses hommes,
Mais renonça bientôt, incapable de savoir

Vers où l'illustre reine avait mené ses pas,
 Et il porta la chose devant le roi Bérenger.
 Celui-ci entra alors dans une colère noire
 Et envoya ses gens partout à la ronde,
 Leur ordonnant de ne pas négliger un lieu,
 Et de fouiller soigneusement tous les recoins,
 Pour vérifier si la reine ne s'y trouvait pas ;
 Lui-même suivit, avec une troupe de sa puissante armée,
 Comme pour attaquer des ennemis féroces.
 Il arriva bientôt devant le champ de blé,
 Dont le creux des sillons dissimulait la dame
 Qu'il cherchait, abritée sous l'aile de Cérés.
 Il eut beau passer et repasser au lieu
 Où affolée elle se terrait,
 Il eut beau fendre avec effort
 De sa longue lance tous les chaumes alentour,
 Il ne trouva pas celle que protégeait la grâce du Christ.
 Dès qu'il fut reparti, chargé de honte et de fatigue,
 Vint le vénérable évêque Adelhard,
 Qui la joie au cœur conduisit sa dame
 Dans les solides murailles de sa ville.
 Là il se mit à son service dans le plus grand respect,
 Jusqu'à ce que, par la miséricorde du Christ, elle recouvre
 Son ancienne gloire de reine, perdue dans son malheur.²⁴

Le registre épique est cultivé jusque dans les réminiscences antiques : les épis de Cérés (*Cereris aristas*) sont empruntés à Ovide, *Mét.* 11, 112, et aux lecteurs de Virgile la *püssima regina* rappelle discrètement le *pius Aeneas*.

Sur le plan de l'intrigue, on est dans le registre romanesque. Une fois la veuve jeune, belle et intelligente sortie de prison, il ne lui reste plus qu'à se faire aimer d'Otton, lui aussi précisément veuf de la reine Édith. Ou plutôt à laisser son charme agir à distance, car des Allemands se sont chargés de faire son éloge devant le roi :

“ Or certains de nos compatriotes, voyant alors
 Privée de l'amour d'un seigneur la reine
 Dont ils avaient goûté la douce bonté
 Durant leur traversée de l'Italie vers Rome,
 Vantèrent maintes fois cette multiple bonté
 Devant Otton, puissant roi autrefois
 Et maintenant auguste de l'Empire romain :
 Aucune autre femme à leurs yeux n'avait mérité
 De franchir le seuil de la chambre royale
 Depuis la triste mort de dame Édith.
 Le roi se réjouissait de la douceur d'un tel éloge;
 Pendant très longtemps il chercha en silence
 Le moyen d'unir à lui la souveraine

²⁴ - WINTERFELD, p. 220-221, v. 537-587

Qui avait tant souffert des pièges tendus par Bérenger. »²⁵

Une fois Bérenger chassé et Pavie prise, Otton va s'employer à rencontrer Adélaïde, et le happy end s'annonce : le roi et futur empereur épouse la veuve de Lothaire, Adélaïde, future impératrice. Chez Hrotsvita comme chez Adalbert, Otton épouse Adélaïde après avoir pris Pavie, ce qui accroît sa dimension héroïque. Chez Widukind et Flodoard, c'est son mariage qui ouvre au roi de Germanie la route de Pavie. C'est aussi ce que suggère Odilon, tout au moins de façon oblique. Chez lui, en effet, l'épisode est également l'occasion d'un morceau de bravoure, mais il témoigne d'une vision et d'une gestion du récit assez différentes. S'il est muet sur les détails concernant les moyens de l'évasion, Odilon raconte néanmoins longuement les instants qui la suivirent, en sublimant le passage par l'emploi du prosimeton²⁶ :

“ La nuit même où on la fit sortir de prison, elle échoua dans un terrain marécageux et couvert de roseaux, où elle resta des jours et des nuits sans nourriture ni boisson, à implorer l'aide de Dieu. Tandis qu'elle était en proie à ce péril, arriva soudain un pêcheur avec ses filets, qui allait déposer dans sa barque un poisson du nom d'esturgeon²⁷. En les voyant, il leur demanda qui elles étaient, et ce qu'elles faisaient là. Elles lui firent une réponse tout à fait appropriée à la nécessité qui les pressait : “ Vois-tu, nous sommes égarées ici sans l'aide de personne, et, pis encore, nous mourons de solitude et de faim. Si tu le peux, donne-nous quelque chose à manger, ou au moins apporte-nous un peu de réconfort ”. L'homme fut pris de pitié à leur égard, comme jadis le Christ, dont il était l'envoyé, s'était apitoyé sur les pauvres mourant de faim dans le désert ; il leur dit : “ Nous n'avons pour tout repas que du pois-

²⁵ - *Ibid.*, p. 221, v. 588-597.

²⁶ - Emploi exceptionnel de vers au milieu d'un passage de prose.

²⁷ - On est près du lac de Garde, où vient se jeter le Mincio. Y avait-il réellement des esturgeons à cet endroit ? C'est probable, si l'on en croit un *exemplum* du *Dialogue des créatures* (XIV^e siècle), - cité dans J. BERLIOZ et M.-A. POLO DE BEAULIEU, *L'animal exemplaire au Moyen Age*, Rennes, 1999, p. 154 -, où apparaît un “ esturgeon orgueilleux ” qui, se sentant à l'étroit dans le Pô, s'en alla nager dans la mer et fut dévoré par une baleine. ” J'ose à peine faire ce rapprochement anachronique : dans le film de B. Bertolucci, *1900*, on sert “ des esturgeons du Pô ” au repas de noce. On note par ailleurs dans la *Vita Odilonis* par Jotsald, II, 9 (éd. J. STAUB, *M.G.H., SRGerm.*, Hanovre, 1999, p. 207) un miracle intitulé “ De grandi pisce inusitato a piscatoribus capto ”, qui fait état de la pêche miraculeuse d'un esturgeon dans la Seine : “ ... fluvius ex improviso reddit piscem magnitudine enormem vocabulo sturionem. in quo fluminis gurgite huius generis piscis vix umquam ferebatur a piscatoribus captus esse (...) Presentatur novus piscis, quem non predictus fluvius dare solebat, sed Christi largiflua manu suo servo direxerat. ”. On peut penser que Jotsald s'inspire de l'*Epitaphium*, rédigé trente ans auparavant dans le même milieu clunisien, mais peut-être l'esturgeon de la Seine n'est-il pas aussi miraculeux qu'on le pense, puisque dans *Louis VII et son royaume*, Paris, 1964, p. 135, M. PACAUT - que je remercie de m'avoir signalé cette référence - mentionne le fait que Louis VII reçoit en cens annuel de l'abbaye de Jumièges un esturgeon ou, si l'on n'en trouve pas, un palefroi d'une valeur de 100 sous (d'après A. LUCHAIRE, *Etudes sur les actes de Louis VII*, Paris, 1885 : acte n° 665, p. 309) ; cette clause souligne néanmoins la rareté de ce poisson.

son et de l'eau ». Il avait du feu sur lui, selon la coutume de ceux qui exercent le métier de la pêche.

Le feu est allumé,
Le poisson préparé ;
La reine prit son repas,
Servi par le pêcheur et la servante. »²⁸

La coloration biblique de l'épisode est nette : derrière la barque, le lieu désert, le poisson, symbole du Christ, et le partage de la nourriture se profile la première multiplication des pains (*Matt.* 14, 15-17), rapprochement d'ailleurs opéré par Odilon lui-même, dans la comparaison qu'il fait entre le pêcheur et le Christ. Le motif principal du tableau est lui-même d'origine biblique : le prototype de la femme persécutée est Marie fuyant en Égypte, telle qu'elle est décrite dans l'Évangile apocryphe du Pseudo-Matthieu.

Quelques figures hardies infléchissent également la suite du récit d'Odilon. Par une ellipse temporelle, l'accession d'Adélaïde au titre d'impératrice est en effet présentée comme immédiatement consécutive à son mariage. Mieux, à prendre le texte de l'*Epitaphium* au pied de la lettre, par une sorte de brachylogie hardie c'est Adélaïde qui fait Otton empereur :

“ Personne avant elle
N'accrut à ce point l'État.
L'obstinée Germanie,
La féconde Italie,
Avec leurs princes
Elle les soumit au pouvoir romain.
Mettant le noble roi Otton
À la tête de Rome, elle le fit César,
Et lui donna un fils
Très digne de l'Empire. »²⁹

L'épisode italien d'Otton a donc vite fasciné, et il continuera de le faire. Une soixantaine d'années après Odilon, Pierre Damien, que n'effraie ni les excès, ni les déformations, ni même les erreurs, écrit aux moines du Mont-Cassin pour stigmatiser l'adultère et l'inceste. Il cite d'abord le cas de Robert II, roi des Français (996-1031), qui, dit-il, “ épousa une parente (*propinquam sibi copulavit uxorem*), de laquelle il eut un fils qui avait un cou et une tête en tous points semblables à ceux d'une oie (*ex qua susceperit filium, anserinum per omnia collum et caput habentem*), le couple étant excommunié par presque tous les évêques simul-

²⁸ - PAULHART, p. 31.

²⁹ - *Ibid.*, p. 32.

tanément³⁰. Il en vient ensuite à Otton et Adélaïde. Il affirme qu'ayant épousé sa *commater*, Otton attira sur son couple les foudres de son fils naturel, l'archevêque Guillaume de Mayence, lequel fut jeté en prison en représailles, et une fois sorti excommunia son père. L'intransigeance du prélat suscite évidemment l'admiration la plus vive de Pierre Damien³¹. Ces liens de parenté spirituelle entre Otton et Adélaïde relèvent apparemment de la plus pure fantaisie. Le même Pierre Damien prête aux filles de Bérenger et Willa une attitude antimatrimoniale héroïque, dont on ne voit guère la source : illustration, là encore, de la charge d'exotisme de cet épisode italien, qui alimentera une imagerie que veut précisément étudier notre colloque.

C'est donc Hrotsvita qui fait entrer Adélaïde dans l'épopée, la chanson de geste, ou le roman, comme on veut, ce qui, de la part d'un écrivain du X^e siècle, dénote une forte inventivité. Les thèmes successifs de la veuve persécutée (dont une ancêtre antique est la Didon de Virgile) et de la prisonnière délivrée par une sorte de préfiguration du prince charmant qui a osé vanter les qualités de la belle seront les leitmotivs de quantité de contes et de romans postérieurs. Et pourtant, même si la présentation de Hrotsvita les romances considérablement, les faits, que recoupe en gros le récit d'Odilon, sont apparemment vrais. Odilon mentionne des récits qu'Adélaïde lui aurait faits de sa captivité, et, de façon moins précise, Hrotsvita affirme qu'on lui a raconté ces choses de vive voix : c'est là quelque chose de tout à fait vraisemblable. Quoi qu'on lui ait dit, Odilon le transforme en discours hagiographique, discours qui, selon la jolie formule de Michel de Certeau, est “ un tombeau tautologique ”, un lieu figé où tout est dans tout. La biographie spirituelle se joue de la temporalité, le saint est saint dès avant sa naissance, tout y est équivalent ou presque, chaque épisode de sa vie n'est, par synecdoque, que la préfiguration ou le rappel de tel autre. Les deux œuvres font donc subir aux mêmes faits des traitements qui illustrent la maîtrise des deux auteurs dans chacun des genres qu'ils pratiquent.

Monique Goulet, CNRS (LAMOP), Paris

³⁰ - *Die Briefe des Petrus Damiani*, éd. K. Reindel, t. 3, Munich, M. G. H., 1989, p. 132.

³¹ - *Ibid.*, p. 133.